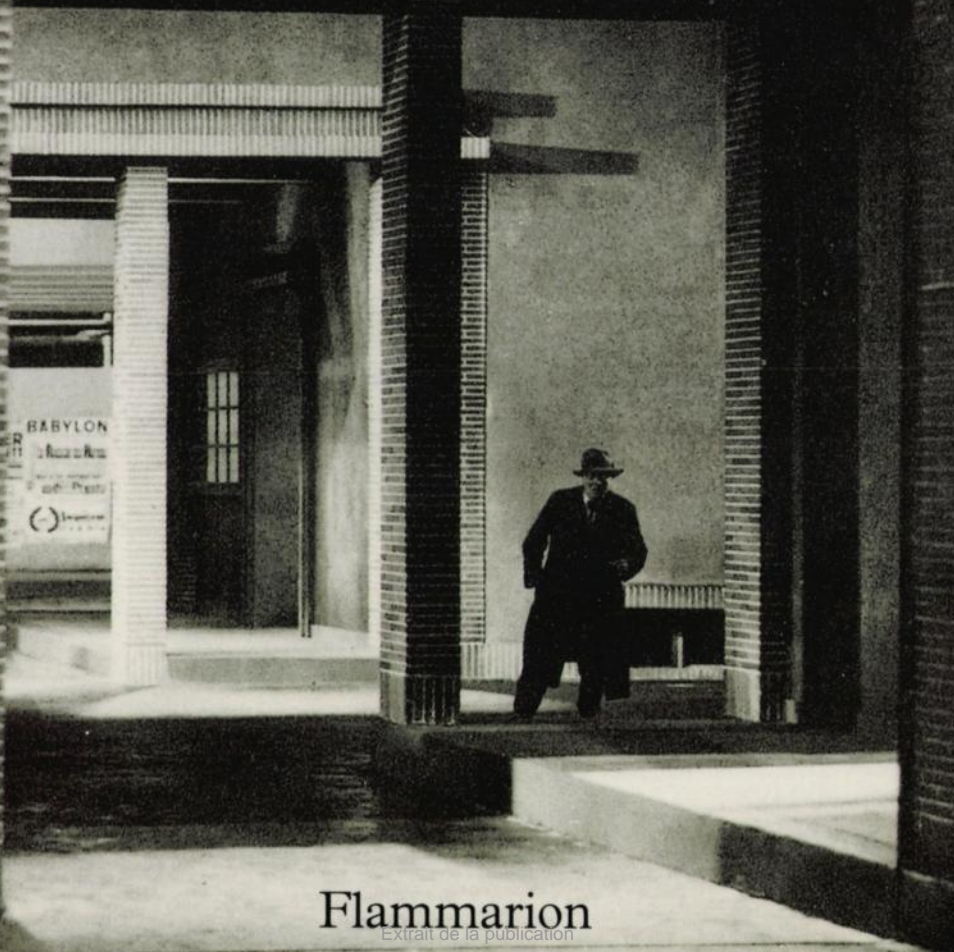


MICHEL GRISOLIA

L'Excelsior

Roman



Flammarion

Extrait de la publication

MICHEL GRISOLIA

Photo : F. Morellec / Flammarion.



Michel Grisolia est né à Nice en 1948. Il est romancier (Flic ou voyou, La chaise blanche, L'Amour noir), auteur de nouvelles (Les seconds rôles) et de chansons. Il collabore aux rubriques « Livres » et « Télévision » de L'Express. Scénariste, il a notamment travaillé avec Alain Corneau, Pierre Granier-Deferre, Francis Girod, Claude Berri, André Téchiné.

L'Excelsior

Un adolescent cinéphile, un homme en cavale, des salles obscures. Au programme : l'aventure, la violence, peut-être la mort.

Si Philippe n'avait pas rencontré le mystérieux M. Quilby le jour de ses quinze ans, dans la pénombre de l'Excelsior, il ne serait pas devenu si vite adulte. Dans la chaleur de Nice au mois d'août, les trois jours qu'ils vont passer ensemble feront d'eux des complices, des amis pour la vie. Sauf que la vie a parfois plus d'invention que les auteurs de films, et que les happy-ends y sont plus rares.

Adieu les écrans, bonjour la réalité. C'est le sens de ce roman d'initiation, de ce roman tendrement noir qui loin d'ignorer sa dette aux grands créateurs moralistes (Graham Greene, Simenon mais aussi Fritz Lang), la revendique.



9 782080 665362

FF6536-95-I

Couverture :
M le Maudit de Fritz Lang.
D.R.

98,00 FF

L'EXCELSIOR

DU MÊME AUTEUR

Flammarion :

L'AMOUR NOIR (roman)
LES SECONDS RÔLES (nouvelles)

Éditions Lattès :

ROMANS :

L'INSPECTEUR DE LA MER (au cinéma : Flic ou Voyou),
Prix Mystère de la critique.
BARBARIE COAST.
HAUTE MER.
LE CHOIX DES ARMES.
LES GUETTEURS.
LA CHAISE BLANCHE, Prix Roland Dorgelès.
en collaboration avec Francis Girod :
LE MYSTÈRE DE L'ABBÉ MOISAN
LA JUSTICE DE L'ABBÉ MOISAN
DÉLIT MINEUR

NOUVELLES :

L'HOMME DEVANT LE SQUARE, Prix Katherine Mansfield.

Éditions Balland :

RÉCIT :

LA PETITE AFRIQUE.

Librairie des Champs-Élysées :

LES SŒURS DU NORD, Prix du Roman d'aventures.
LA MADONE NOIRE.
L'HOMME AUX YEUX TRISTES.
LA PROMENADE DES ANGLAISES.
NOCTURNE EN MINEURS.
650 CALORIES POUR MOURIR.
QUESTION DE BRUIT OU DE MORT.
LA MAISON MÈRE

MICHEL GRISOLIA

L'EXCELSIOR

FLAMMARION

Extrait de la publication

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© **Flammarion, 1995**
ISBN 9782081301757
Imprimé en France

Extrait de la publication

VENDREDI

1.

Je suis aujourd'hui dans ma quarante-cinquième année et le seul anniversaire dont je garde le souvenir est celui de mes quinze ans.

Ce 13 août, il est midi, peut-être un peu plus, quand nos regards se croisent pour la première fois, lui et moi. Je n'ai donc aucune idée de son identité, ni lui de la mienne et j'ignore à plus forte raison ce qu'il a fait le matin même. Si je l'avais su, rien dans mon attitude envers lui n'aurait été différent.

Depuis combien de temps le film a-t-il commencé ? Cela, au fond, n'a pas d'importance. Je respire encore une odeur de velours et de poussière, je revois comme je la verrai toujours l'allée centrale de l'*Excelsior*, les loupiotes au sol, à l'extrémité de chaque rangée.

Sa présence, je n'en ai pas eu tout de suite conscience, trop occupé que j'étais à fixer des yeux l'écran. Le film racontait une histoire qui, comme toutes les histoires de tous les films que nous choisissons de voir, était aussi, sans que je m'en doute, un peu la mienne, d'une certaine façon.

Nous n'étions pas nombreux, au parterre. Quant au balcon, on n'y avait accès, ainsi qu'aux loges, que lors des séances du soir. C'était une de ces salles qui accueillait dès dix ou onze heures du matin, comme un foyer, des solitaires, des sans-travail, des adeptes de l'école buissonnière. Cet été-là, mon lycée, comme

tous les lycées, les collèges, les écoles, avait fermé ses portes, mais moi je suivais encore des cours.

Mon lycée à moi, c'était l'*Excelsior*, l'*Apollo*, le *Cinéac*, le *Vox* ou le *Politéama*. L'*Excelsior*, surtout.

Un vendredi. Nous étions un vendredi. J'ai la faiblesse de croire que tout ce qui m'est arrivé d'important s'est produit un vendredi.

Le film était interdit aux moins de seize ans. Familier des lieux, je n'avais pas eu à présenter ma carte d'identité à la caissière quand, deux jours plus tôt, j'étais venu voir le film pour la première fois, ni le lendemain.

Le jeudi, même heure, elle s'était contentée d'une phrase : « Eh bien, mon garçon, vous l'aimez, ce film-là, on dirait. »

Au point que si je n'avais pas acheté ce vendredi un autre ticket pour le voir une troisième fois, rien de ce qui va suivre ne serait arrivé. Je serais entré dans la vie d'une autre manière, sans brutalité, ou bien j'aurais continué à dormir. A dormir ma vie, d'un rêve à l'autre.

Bien sûr j'aurais pu, comme le faisaient certains de mes camarades, attendre que la salle fût plongée dans l'obscurité pour y pénétrer par l'une ou l'autre des portes de sortie, seulement je n'ai jamais pris plaisir à ces tricheries-là. J'ai bravé des interdits plus sérieux, celui-là n'en valait pas la peine.

Pour quelle raison ai-je toujours associé le cinéma et la nourriture ? Même aujourd'hui, s'il me prend encore parfois d'aller au cinéma l'après-midi, j'ai avec moi de quoi grignoter. Ce vendredi anniversaire de mes quinze ans, mon gâteau de fête, c'est un sandwich fait d'un pain rond fourré de thon, de tranches de tomates et d'œufs durs. Une spécialité d'ici, le *pan-bagnat*. Pourquoi tous ces détails ? La nostalgie, sans doute. Elle n'est pas si bonne conseillère, la nostalgie.

Plus que deux bouchées à avaler lorsque j'ai eu

l'impression qu'on m'observait. De la dizaine de spectateurs, j'étais le seul au troisième rang, tout près de l'écran. Peut-on sans ridicule parler du poids d'un regard ? C'était cela, pourtant. Le poids d'un regard sur ma nuque.

Je me suis retourné.

Lui, il était assis au neuvième rang, de l'autre côté de l'allée centrale, et il avait déjà cette façon qui serait toujours la sienne de poser sur moi des yeux amicaux mais, selon ce que j'entendrais ensuite, parfois peu dignes de confiance. Lequel de nous deux a choisi l'autre ? M'a-t-il adressé un sourire ? Il aurait souvent de drôles de sourires pendant ces trois jours où je partagerais sa vie.

Il s'est levé.

Il s'est levé, il a traversé l'allée centrale de l'*Excelsior* dans la lumière de l'écran, et maintenant il s'assied dans le fauteuil à côté du mien. Juste une odeur de tabac brun. Les premiers mots qu'il prononce n'ont rien d'exceptionnel, il n'empêche que je les entendrai jusqu'à ma mort.

« N'ayez pas peur, jeune homme. Je ne vous veux pas de mal. »

J'ai pensé : « Dommage. »

« Je n'ai pas peur de vous, monsieur. »

Pour en avoir fait deux ou trois fois l'expérience, je savais ce que cherchent les hommes qui viennent s'asseoir dans l'ombre à côté de vous. Cela ne m'a jamais inquiété. Suffit de ne pas répondre à leurs avances si on n'en a pas envie.

Ce n'était pas ce que cherchait cet homme. Un inconnu venait s'installer près de moi, qui ne m'inspirait aucune espèce de crainte. Plutôt, j'étais disposé à accepter de lui, d'emblée, toutes les craintes qu'il serait susceptible d'éveiller en moi. Je suis né avec la certitude que les inconnus ne sont pas dangereux. Seuls nous menacent les gens que nous côtoyons depuis

toujours. Ainsi cet homme ne me semblait pas posséder un pouvoir comparable à celui de certains professeurs, de certains camarades. Avec de pareilles convictions, je me rends mieux compte aujourd'hui que je ne me préparais pas, parmi mes semblables, une place de tout repos.

« Vous permettez que je reste assis à côté de vous jusqu'à la fin de la séance ?

– Si vous voulez. »

Il avait encore les yeux fixés sur l'écran lorsqu'il a murmuré :

« C'est un film étrange, vous ne trouvez pas ?

– Pourquoi, étrange ?

– Il ne raconte pas une histoire, enfin, pas comme on les raconte d'habitude. »

A quinze ans, qui plus est le jour de mon anniversaire, je pouvais me faire cadeau d'un peu d'orgueil et d'insolence :

« Moi, je n'aime pas les films qu'on peut résumer en une phrase ou deux. »

Il a éclaté de rire. Un rire très bref.

Je n'avais pas menti. Ces films-là, en effet, je commençais à les aimer moins. Tout un cinéma de tradition, rassurant, conventionnel, s'éloignait de moi, et, tandis que mes camarades continuaient à voir les films d'aventures, les films policiers, les westerns qui avaient bercé nos enfances, ma curiosité prenait d'autres chemins. Nous étions au cœur de ces années soixante qui ont produit de par le monde quantité de films différents, neufs, inconfortables. Ceux-là seuls m'attiraient désormais.

Je sentais qu'il posait sur moi des yeux remplis de curiosité. Du moins le pensais-je. Peut-être n'avais-je formulé cette réponse que pour lui plaire, séduire cet inconnu, le surprendre et lui montrer qu'il ne s'était pas trompé de personne en venant s'asseoir à côté de moi dans l'obscurité. Il fallait établir tout de suite

que je n'étais pas tout à fait un adolescent comme les autres. Sur bien des points pourtant je ne tenais pas à me distinguer. Sur bien des points j'aurais voulu ressembler aux garçons de mon âge.

« Vous m'avez l'air d'aimer le cinéma.

– Assez, oui. »

Ce n'était pas pour ne pas déranger les autres spectateurs que nous parlions par chuchotements. D'office, notre complicité avait opté pour le murmure. Nous étions des passagers clandestins et tout d'un coup le cinéma avait moins d'importance. J'aurais pu lui dire que je faisais le tri sans difficulté entre certaines images et certaines autres, celles qui me semblaient dignes de s'installer pour toujours au fond de ma mémoire et celles que la plupart des films déversent sur nous, en nous, avec pour seule intention de nous maintenir à leur merci, de nous abêtir, de nous abrutir jusqu'à l'anesthésie sous couvert de distraction et de divertissement. La distraction, le divertissement, moi, je n'y ai jamais cru. Mieux, je les déteste.

Au fond, en toute immodestie, les images que j'aimais le plus, celles que je retenais en moi sans effort, étaient toutes celles que, si j'en avais eu le don, j'aurais créées, élaborées à la place de leur auteur. On est présomptueux lorsqu'on a quinze ans.

« Et vous, le cinéma, vous l'aimez ?

– En général, beaucoup. Mais ce matin, je ne suis pas là pour le film. Vous voulez savoir pourquoi je suis ici ?

– Après le film.

– Comme vous voudrez, jeune homme. Comme vous voudrez. »

Bien sûr, j'ai regretté mes paroles. Il allait me falloir attendre à peu près une heure avant de savoir. Une femme qui n'aimait plus son mari partait avec un autre homme, et tous deux mourraient bientôt en cinémascope sur une route italienne avant que je sache

les raisons pour lesquelles un inconnu avait pris place à côté de moi.

Je n'ai pas oublié la scène de l'accident. La voiture, une Alfa Romeo décapotable rouge sang s'est encastree dans la remorque d'un camion. La mort des deux passagers ne fait aucun doute. Je n'ai pas oublié, sur la nuque de la jeune femme blonde, les deux traînées de sang, comme échappées de sa chevelure retenue par un chignon. Peut-être est-ce là une des images que je viens d'évoquer, une image comme j'aurais pu en inventer ailleurs que dans ma rêverie, si j'en avais été capable.

A ce moment du film, le visage de la passagère nous demeure caché. La mise en scène d'un film c'est autant ce que l'auteur choisit de nous montrer que ce qu'il décide de ne pas nous montrer. On voit seulement la nuque, les épaules, la chevelure blonde et le sang. Quel visage, quels yeux, quel nom même aurait eus cette femme si j'avais été le créateur de son image ? Je me le suis demandé souvent. Je n'ai pas la réponse. Ce qui est vrai, c'est que cette question faisait de moi une sorte de meurtrier, mais n'est-ce pas là une sorte de meurtre que tout le monde commet ?

« Je hais le moment où les lumières se rallument, spécialement un jour comme aujourd'hui. »

Ce sont les premiers mots qu'il a prononcés, une fois que le mot fin a paru sur l'écran. Je me rappelle que le *F* était bleu, le *I* blanc, le *N* rouge.

« Moi non plus, je n'aime pas ça. »

Pas une fois pendant la projection je n'avais tourné mes regards vers lui et, maintenant que je pouvais enfin le voir, n'étais-je pas un peu déçu ? Je m'étais imaginé un individu mal rasé, ou pas rasé du tout, même, avec des vêtements froissés et sales. Or j'avais en face de moi un homme rasé de frais, plutôt bien mis. Il portait un polo bleu nuit, un pantalon en toile grège et sur les genoux, plié, un blouson coupe-vent

bleu, d'une marque anglaise. Aux pieds, des mocassins bordeaux comme on en porte sur les *campus*, aux États-Unis. Il y avait en lui quelque chose d'un peu trop jeune.

« La réalité, c'est toujours très désagréable, tu ne trouves pas ?

– Je ne sais pas, monsieur. »

Je ne m'étais probablement jamais posé la question mais le fait que je traînais aussi souvent dans des salles de cinéma que sur les bancs d'un lycée fournissait une partie de la réponse.

L'inconnu me dévisageait, comme s'il évaluait ses chances d'obtenir à sa question une réponse positive. Sa question, la voici :

« Puis-je te demander de me rendre un petit service ? »

C'est à ce moment-là seulement que je me suis avisé qu'il me tutoyait. Une familiarité que je n'aimais pas. De lui, je l'ai acceptée sans même m'en rendre compte.

« Si je peux, monsieur. »

Il n'y avait plus que nous deux dans la salle. Nos six ou sept compagnons de voyage avaient quitté le navire *Excelsior* à l'escale de quatorze heures. Nous, rien ne nous y obligeait. C'était, comme on disait, une salle de cinéma permanent et nous pouvions donc rester jusqu'à la fermeture, si nous le voulions. Bien sûr, cela ne s'est pas passé ainsi, et l'inconnu a dit :

« Tu vas sortir d'abord dans le hall, ensuite sur le trottoir. Là, tu regarderas s'il n'y a pas, sur le trottoir d'en face ou dans une voiture garée à proximité, quelqu'un qui te donnerait l'impression de surveiller l'entrée de la salle. Tu as compris ? »

Il y avait de la douceur dans sa voix, mais je sentais bien qu'il ne fallait pas s'y laisser prendre. Ses cheveux étaient d'un blond qui tirait déjà un peu sur le gris. Son nez, pointu et bref, me rappelait une paire de

ciseaux dont les lames seraient demeurées légèrement écartées, prêtes à tailler la moustache d'allure un rien militaire qui ornait sa lèvre supérieure. J'eus alors le sentiment qu'il allait m'adresser à titre d'encouragement un clin d'œil, mais en même temps j'avais peine à y croire car, d'après mon expérience, il n'y avait que les adultes pour se faire des clins d'œil entre eux.

« J'ai compris, monsieur. Mais pourquoi ne pas emprunter la sortie de secours ? »

Celle-là même que je refusais d'utiliser pour entrer sans payer... Elle était indiquée à droite de l'écran par un rectangle de lumière bleue.

« Si on surveille l'entrée principale, on surveille aussi la sortie. Logique, non ? »

Cela n'appelait pas de réponse. Cela m'apprendrait à vouloir faire le malin.

Je suis sorti dans le hall. Rien d'anormal. Une fois sur le trottoir, j'ai regardé sur ma droite puis sur ma gauche. Je suis même descendu sur la chaussée, entre deux voitures à l'arrêt. Rien ne m'a paru suspect. Parmi les quelques personnes qui formaient devant la caisse une maigre file, aucune ne m'a semblé s'intéresser à moi. Ils devaient tous déjà penser au film ou ne penser qu'à entrer, s'asseoir et s'endormir dès que les lumières seraient éteintes. Ce n'était pas une salle de cinéma pour des cinéphiles, rien qu'une salle de quartier pour oublier le travail et la vie. Il y a trente ans de cela, l'*Excelsior* a disparu, et cependant je garde intacts dans ma mémoire le hall, les affiches, les reflets du soleil dans les portes de verre. Je me revois traversant le hall en sens inverse et pénétrant de nouveau dans la salle. Un instant de déception, sinon de panique. Mon inconnu n'était plus là. L'affolement n'a pas duré. Il a surgi des toilettes, et l'odeur qui flottait autour de lui tandis qu'il me rejoignait indiquait qu'il était allé s'enfermer pour fumer une cigarette.

« Alors ?

– La voie est libre.

– Façon de parler. La voie n'est jamais libre, il y a toujours quelque chose à craindre. »

Ce n'est pas ainsi que parlent les héros. Je l'ai regardé. Je l'ai regardé avec reconnaissance. Ses paroles n'avaient rien d'original, pourtant c'était ces paroles-là que j'avais eu envie d'entendre à cet instant-là. Il arrive qu'on lise dans un journal ou un livre des mots, des phrases d'une banalité rassurante qui nous font du bien. Ce qui est imprimé là, je le ressens, je le pense. Merci de l'avoir exprimé à ma place.

Il a dit :

« On y va ?

– Oui, on y va. »

Où allions-nous ? Je l'ignorais et cela m'était égal. Nous sommes sortis de la salle comme les lumières s'éteignaient sur les « Actualités françaises » de la séance de quatorze heures. Il a fallu affronter la luminosité de l'air et du ciel. J'ai cligné des yeux. Je ne me suis pas retourné pour les poser un instant sur la façade de l'*Excelsior*, pourquoi l'aurais-je fait ? Une longue marche commençait et lorsque enfin je reprendrais souffle, je ne serais plus tout à fait le même.

Sous la semelle de mes chaussures de basket, je sens encore la chaleur du trottoir et de l'asphalte. Il progresse à grands pas, j'ai du mal à ne pas me laisser semer. Si je l'avais décidé j'aurais pu lui fausser compagnie. Je ne suis même pas sûr qu'il aurait essayé de me retenir, de me rattraper. C'est vrai, un inconnu n'est pas une présence permanente, on peut s'en débarrasser, pensais-je. C'est plus qu'un rêve et moins qu'une obsession.

Mon père était mort quelques années auparavant dans un accident de moto. C'est toujours à moto qu'il visitait ses malades. Je n'aurais pas su situer l'époque

avec précision : pour un enfant, le temps s'écoule à une allure différente. On nous avait autorisés à le voir sur son lit de mort. Il m'avait semblé plus petit et quand il ne répondit pas au baiser que je déposai sur son front je compris qu'il nous avait abandonnés pour s'en aller rejoindre des inconnus. Alors, dès cette seconde, il redevint lui-même un inconnu. Je ne peux pas dire qu'il vienne me visiter souvent.

Si je pensais à lui tandis que nous descendions la rue de la République, ce n'est pas que l'inconnu me rappelait mon père mais – était-ce l'influence du film? – je me demandais comment s'était déroulé l'accident qui nous l'avait pris. Ma mère nous en avait à peine parlé. Portait-il sur la nuque, comme la passagère du film, deux traînées de sang? Mon père ne ressemblait pas à l'homme qui marchait à côté de moi, mais lorsqu'il est mort il devait avoir à peu près le même âge que lui.

Un long moment sans prononcer un mot puis de nouveau il s'est adressé à moi.

« Veux-tu connaître mon nom ou préfères-tu que j'en invente un, rien que pour toi et moi ?

– A vous de voir, monsieur. De toute manière, comment ferais-je la différence ?

– Bien répondu. En attendant, si nous commençons par le tien ?

– Je m'appelle Archambault. Philippe Archambault.

– J'aime bien. »

Il a penché la tête, m'a dévisagé.

« Les noms ont leur importance. On ne peut pas se fier à eux avant de les avoir essayés. »

C'était une drôle de remarque, n'est-ce pas ? Moi, les minutes qui ont suivi, je les ai occupées à m'inventer toutes sortes de noms mais comme on ne peut inventer à partir de rien – voilà bien une des limites de l'expérience humaine –, j'ai dressé une liste de

**N° d'éd. 15699. N° d'impr. 36674.
D.L. : janvier 1995.
(Imprimé en France)**